

## ÉCLAIRAGE SUR LA VIE D'HADEWIJCH

En dehors du fait qu'elle vivait durant la première moitié du XIIIe siècle en Brabant (elle écrit en brabançon) ou en Flandre (puisqu'on la rend traditionnellement originaire d'Anvers depuis le XIVe siècle), on ne sait pas grand-chose d'elle.

Sur les dates, à partir d'une liste des Parfaits qu'on lui attribue et par recoupement avec les noms qui y sont mentionnés, on pense que la rédaction de ses œuvres date de la période 1230-1240 ou 50. En fonction de l'érudition théologique et poétique qui y est déployée, on imagine aisément qu'elle reçut une éducation remarquable pour les femmes de son époque, ce qui laisserait penser qu'elle était issue d'une famille noble ou bourgeoise enrichie et qu'elle vécut son enfance dans un couvent, les couvents étant alors les principaux dépositaires du savoir et de la culture. Néanmoins, on ne peut qu'être surpris par la richesse des références intellectuelles et artistiques, en particulier dans le langage poétique manifestement marqué par celui de l'amour courtois ou des Minnesänger qui n'étaient alors qu'au début de leur développement, références qui pourraient avoir des sources allant au-delà de l'éducation conventuelle.

Son œuvre comprend 45 poésies strophiques, 31 lettres dont certaines ont la longueur d'un traité spirituel, et 13 visions béatifiques. On a pu jusqu'à récemment lui ajouter 29 poésies d'inspiration courtoise, mais dont on pense aujourd'hui qu'il relève plutôt d'un autre auteur légèrement postérieur (baptisée Hadewijch II). Ce type d'ouvrage était assez courant dans la littérature dite de vision béatifique, rédigée par des moniales, en général d'obédience cistercienne. Ce qui caractérise particulièrement l'œuvre de Hadewijch est une approche qui court tout au long de ses poèmes comme de ses lettres et traités, du pur amour de l'être pour Dieu, amour qui accepte tout de Dieu qui est lui-même l'amour dans sa pureté, sa vérité et sa simplicité absolues, approche qui d'autre part assimile ce pur amour à l'amour charnel dans son déploiement le plus extrême.

Redécouverte à la fin du XIXe siècle par des philologues, après cinq siècles d'absence, on la relia à partir de la langue qu'elle utilise pour écrire, à d'autres femmes auteurs de livres de contemplation et de mysticisme du Moyen Age, telles que Aleydis (brûlée en 1236), sainte Marie d'Oignies (morte en 1216) ou encore Odile de Liège (morte en 1220), Béatrice de Nazareth (morte en 1268) ou Mechtilde de Magdebourg (morte en 1283), ce qui amena à penser qu'elle appartenait au mouvement des béguines et bégards alors en plein développement dans les Flandres et dont faisaient partie ces mystiques.

Qui étaient les béguines (bégards au masculin) ? Ce mouvement d'inspiration religieuse naît à l'aube du XIIIe siècle alors que se développait en Europe occidentale depuis plus d'un siècle un vaste renouveau économique et politique succédant aux différentes vagues d'invasion venues du Sud (arabes) de l'Est (Germaines puis Huns, Tatars, Avars, Hongrois, etc) et du Nord (Normands), invasions qui avaient ruinées la zone durant les cinq siècles qui venaient de s'écouler. Ce renouveau se manifeste sur le plan politique par la réforme grégorienne, les croisades, la naissance de véritables cités, ainsi que sur le plan économique par des améliorations techniques qui permettent l'augmentation de la productivité agricole, la croissance de la richesse, le développement du commerce international avec en particulier les Foires de Lyon et de Champagne.

Parallèlement à cette expansion politique et économique, apparaissent divers mouvements religieux. Certains seront jugés et pourchassés comme hérétiques, par exemple les cathares mais d'autres fleurissent au milieu de l'orthodoxie catholique, comme précisément les béguines, ou, à l'aube du XIIIe siècle, l'ordre des franciscains. A l'origine de ceux-là, on trouve avant tout l'œuvre du réformateur de Cîteaux, St Bernard de Clairvaux, dont la pensée théologique et mystique domine tout le XIIe siècle. Nous y reviendrons plus loin.

Les béguines furent essentiellement un phénomène urbain : dans des villes qui se développent rapidement, on trouve nombre de personnes venant des campagnes attirées vers les cités par la croissance du commerce et de l'artisanat urbain. Un tel mouvement amène avec lui inévitablement pauvreté et souffrances. C'est ainsi qu'apparaissent ces organisations de femmes, veuves en général, souvent bien éduquées, qui, opérant à l'extérieur des ordres monastiques (dont l'implantation restait essentiellement en dehors des villes), menaient une vie réglée sur des bases assez similaires aux Instituts séculiers de nos jours, entre prières et contemplation d'une part, travail manuel et assistance aux pauvres d'autre part. Ces communautés de femmes étaient en général dirigées par des « maîtresses » qu'elles se choisissaient (Hadewijch semble en avoir été l'une d'entre elles). Elles étaient souvent bien insérées dans la structure de la bourgeoisie des villes où elles agissaient, fréquemment grâce à des liens familiaux, et recevaient ainsi une part notable des donations qui précédemment allaient aux monastères. Menant par ailleurs des vies marquées par une activité intellectuelle et spirituelle forte, on peut comprendre qu'elles aient assez rapidement, dès la deuxième ou troisième génération de ces communautés, incité les autorités ecclésiastiques à les suivre de près, voire à tenter de les supprimer comme ce fut le cas lors du concile de Vienne en 1310. Mais en dépit des accusations de mauvaise vie qui justifèrent alors cette condamnation, l'influence et la réputation qu'elles s'étaient gagnées firent que peu de temps après, elles reçurent la protection de la papauté qui revint sur leur interdiction à la condition qu'elles se placent sous l'autorité de l'ordre des frères mineurs. C'est de cette époque que datent les splendides bâtiments des béguinages à Bruges, Amsterdam et Courtrai qu'on peut encore visiter aujourd'hui.

Leur vie spirituelle était très marquée par la pensée de St Bernard et de son compagnon Guillaume de Saint Thierry, pensée qui s'exprime bien dans la façon dont ils établirent la règle de l'ordre de Cîteaux. Celui-ci était régi par une Charte de charité qui, en insistant sur l'unité d'observance entre les monastères, manifestait le lien de charité qui devait exister entre les maisons. Chaque monastère était en quelque sorte une école de charité : les moines recevaient un enseignement à « l'art des arts », c'est à dire à celui d'aimer. Chose étonnante pour nous, les moines trouvaient en partie leur inspiration pour cela dans des ouvrages profanes, en particulier les œuvres d'Ovide. Mais à cet enseignement d'amour profane se substituait celui de l'art d'aimer Dieu, à travers ses différents degrés que des exercices ascétiques et spirituels permettaient de gravir un à un. L'âme dont le moteur essentiel est le désir de Dieu et de sa contemplation, désir qui habite et anime tout homme, peut ainsi parcourir un itinéraire qui va de la connaissance de soi à la connaissance de Dieu, de l'image de Dieu qu'est chaque homme à son modèle qu'est le Christ. Ce chemin s'inscrit donc au départ dans l'humanité du Christ mais sans s'y attarder car il s'agit d'aller de la dissemblance (l'homme imparfait, pécheur) à la ressemblance (le Christ ressuscité trois fois saint), de gravir cette montée qui va vers l'union avec Dieu, la contemplation du Verbe et la divinisation.

**G**uillaume de Saint Thierry, s'inscrivant dans la pensée des pères grecs et de Jean Scot Erigène, parlera des trois âges de l'amour : amour commençant, progressant et parfait, qui sont un cheminement de la charité et le déploiement de la foi dans une perspective mystique trinitaire. Cette pensée mystique aura un énorme retentissement, non seulement dans son époque (le XIIe siècle) mais aussi dans les périodes suivantes : elle marquera la mystique franciscaine à travers Saint Bonaventure, la « dévotion moderne » à partir du XVe siècle jusqu'à « l'école française » autour principalement de Saint François de Sales.

**A** ce « socle mystique » Hadewijch ajoute un autre registre : la poésie courtoise. Bien qu'on ne pense plus guère (comme on a pu le faire au XXe siècle), à relier cette poésie à la mystique cistercienne où elle y aurait puisé certaines de ses sources, on peut à l'inverse reconnaître chez certains auteurs mystiques, comme Hadewijch, des emprunts d'images, de métaphores et de symboliques au vocabulaire courtois.

**Q**u'était la poésie courtoise ? Elle prend son origine dans l'apparition au XIIe siècle d'une morale courtoise, qui se développe dans les principales cours européennes en réaction à la brutalité et à la sauvagerie des mœurs d'alors. Morale influencée par le platonisme : choix de valeurs liées à la beauté, beauté des sentiments, des pensées, des comportements, de la fabrication des objets, et conduites qui respectent ces valeurs. C'est un art de vivre fondé sur l'élégance morale, la générosité, la loyauté et la fidélité : elle amène à une politesse envers les autres et particulièrement les femmes. Ce faisant il mène à un nouvel art d'aimer : il s'agit d'appliquer aux rapports entre hommes et femmes les valeurs qui fondent la morale courtoise. La femme, jusqu'alors placée en dépendance totale vis à vis des hommes, que ce soit son père, son époux ou ses enfants males, n'était jamais respectée en sa volonté. A cette situation, l'amour courtois répond en inversant radicalement les rôles et en faisant de la femme aimée la Suzeraine dont l'amant-homme n'est que le vassal. A l'inégalité radicale entre les sexes est substituée une relation fondée sur la réciprocité des rôles, la libre entente amoureuse et le don sexuel accordé en pleine liberté. La morale courtoise fonde un amour courtois, car, et cela singulièrement dans la tradition du Nord de l'Europe, région d'Hadewijch, l'amour est vécu comme l'accomplissement du chemin d'éducation aux valeurs de la courtoisie, comme le montre l'œuvre la plus célèbre du genre, celle de Chrétien de Troyes.

**D**ans cette inversion des rôles relationnels, apparaît ainsi une importance très grande donnée aux sentiments, sentiments amoureux d'abord qui sont loin d'ignorer le désir physique mais le parent de toutes sortes d'ornements qui se réfèrent aux valeurs de la morale courtoise : fidélité, générosité, discrétion, élégance. Il s'agit que les sentiments éprouvés soient beaux et dignes d'admiration. D'une certaine façon, on peut rapprocher ces caractéristiques de l'amour courtois du mouvement romantique au début du XIXème siècle qui se rebelle contre tant le cynisme des sentiments à la fin du XVIIIème siècle qu'illustrent des auteurs comme Choderlos de Laclos ou le marquis de Sade que contre la brutalité de l'époque révolutionnaire et des guerres napoléoniennes, en exaltant la valeur, la beauté et la force positive des sentiments en tant que sentiments.

**H**adewijch reprend ainsi dans ses écrits bon nombre des figures et des métaphores de la poésie courtoise pour exalter un sentiment amoureux qui dépasse tout sentiment amoureux humain, dans lequel le désir de voir l'aimé qui est l'Amour même est substitué au désir amoureux humains, et où toutes les difficultés, toutes les souffrances par où l'amant passe pour s'approcher de l'aimée deviennent celles de l'amoureux de Dieu. Car le parcours de l'amant mystique est tel que la joie de l'union avec l'Amour ne peut se concevoir sans la souffrance de son absence, absence qui annonce la nuit mystique de St Jean de la Croix.

**O**n a pu tenter de lire dans les textes de Hadewijch l'ébauche de la mystique spéculative ou mystique de l'essence qu'illustreront Me Eckhardt, Jacob Tauber ou Henri Suso aux XIIIème et XIVème siècle. S'il est certain que toute la pensée spirituelle de cette époque du Moyen Age est marquée par des traits néo-platoniciens, visibles chez St Bernard ou Guillaume de Saint Thierry, il n'empêche qu'elle relève avant tout de ce qu'on désigne du nom de mystique sponsale, dont le fondement biblique n'est autre que le Cantique des Cantiques et la figure fondamentale, celle de la fiancée de Dieu. L'union avec la divinité que vise le mystique se fonde sur l'amour porté à Dieu, désir d'union analogue, mais surabondant, au désir amoureux humain. Nous ne sommes pas dans une conception métaphysique de l'union mystique où l'homme peut s'unir à la divinité de tout temps présente en son essence : où l'homme né dans l'essence de la divinité peut y faire un retour au sein de cette union ontologique. La mystique de l'essence naît dans l'enseignement de St Albert le Grand, développé dans son Studium de Cologne fondé en 1248. Hadewijch écrit comme on l'a dit, vers 1230-1250 et avait donc reçu son éducation religieuse et philosophique probablement au début du XIIIème siècle : elle n'avait donc pu connaître l'apport théorique fondamental sur la conception de l'âme d'Albert le Grand, préalable absolu au développement de la mystique spéculative.

**H**adewijch d'Anvers a donc essentiellement contribué à la mystique par sa hardiesse en s'emparant du renouveau de l'expression des sentiments, particulièrement du sentiment amoureux, et en l'adressant à l'amour que l'on peut porter à la divinité en retour de celui qu'elle nous porte. Hardiesse qui exprime une théologie centrée sur l'amour, amour tout puissant et partant totalement imprévisible, amour source des plus grandes joies possibles quand il aboutit à l'union mystique mais tout autant source des plus grandes détresses quand il nous maintient dans la nuit et l'absence de l'aimé. Ses mots à travers huit siècles d'écart nous touchent toujours tant ils portent sur une expérience fondamentale de l'âme humaine, celle de l'amour.

**Patrice Mignon**